

Robert ANTONÍN, *The Ideal Ruler in Medieval Bohemia* (coll. *East Central and Eastern Europe in the Middle Ages, 450-1450*, vol. 44), Leiden/Boston: Brill, 2017, 416 p.; ISBN 978-90-04-27928-5; 158 €.

Traduction en anglais d'un ouvrage initialement paru en tchèque (*Ideální panovník českého středověku*, Lidové Noviny, Prague, 2013), ce livre propose de revisiter la thématique de l'idéal du souverain médiéval à travers le cadre du duché puis royaume de Bohême. Abondamment étudiée par l'historiographie médiévale, la thématique peut paraître peu audacieuse et même un peu trop classique dans un premier temps. Il suffit, pour s'en assurer, de rappeler les travaux de H.H. Anton sur les miroirs des princes et le « Herrscherethos » pour la période carolingienne ou ceux de J. Krynen sur le bas Moyen Âge en France, ou encore l'œuvre maîtresse d'E. Kantorowicz sur les deux corps du roi. Moins connue, la perspective bohémienne proposée ici permet donc de renouveler l'approche en l'enrichissant des manifestations plus marginales relatives à la thématique. Cette traduction est donc une aubaine pour l'historien intéressé par ces contrées mais ne maîtrisant pas le tchèque. Elle en est une encore de par l'exhaustivité visée par une telle synthèse qui propose d'envisager la figure du prince idéal dans la variété de ses actualisations aussi bien dans le temps que dans l'espace (comparaison entre la Bohême et le cadre plus généralement européen).

L'ambition de ce livre est de suivre l'évolution de la conception du pouvoir juste (et donc injuste) du souverain dans la Bohême médiévale, dans le contexte de la pensée politique européenne, entre le VI^e et le XIV^e siècle. Fondant son interprétation sur le traitement de sources tchèques de types variés du X^e au XIV^e siècle, Robert Antonín s'interroge sur les modalités de légitimation du pouvoir monarchique et sur les fonctions profondes inhérentes à l'idéal du souverain. Ne devant pas être limité à un simple motif rhétorique, le prince idéal opère comme « un des piliers archétypaux de la culture médiévale » au sens où il correspond à un ensemble de représentations, de valeurs et de normes qui structuraient la société d'alors. Ainsi, « la construction mentale d'un règne juste » est la réponse abstraite à des besoins concrets d'organisation sociale. Plus que l'affirmation d'un pouvoir particulier (du roi, de la noblesse, de l'Église), cette construction vise avant tout l'instauration d'un « ordre juste de coexistence interpersonnelle » dont la priorité est la reproduction de l'espèce humaine (p. XII). C'est donc sous les auspices de la sociologie historique et de la compréhension des grands processus qui traversent l'humanité tels qu'ils furent esquissés par N. Elias que R. Antonín place son analyse.

Dans un premier chapitre qui joue le rôle d'une grosse introduction (p. 1-40), R. Antonín part en quête de « l'archétype culturel » du prince idéal dans la culture et la pensée européennes. Remontant à l'Antiquité classique en passant par les modèles légués par la Bible, il en dégage les attributs constants à travers les motifs de la justice, de la piété, de l'ordre et de la clémence et pose les liens entre le roi et le royaume pour mieux en comprendre l'efficace. Après un deuxième chapitre plus méthodologique consacré aux sources les plus variées possibles (p. 41-65), il entre dans le vif du sujet avec sa troisième partie consacrée à la légitimation du pouvoir du souverain en Bohême dans la période préhusite (p. 66-108) insistant sur l'affirmation généralisée de l'origine divine du pouvoir dans l'imaginaire médiéval, tout en mettant en exergue le rôle conjoint des principes électif et dynastique qui ne sont pas perçus comme antithétiques au Moyen Âge (p. 91). Tandis que le sang, la famille, était un argument de stabilité et de continuité, l'élection était la confirmation divine du pouvoir en place. La quatrième partie (p. 109-134) est consacrée à saint Venceslas (907-935), le duc et martyr přemyslide, qui incarne le corps éternel et immortel du roi selon R. Antonín, en référence à la grille d'analyse d'E. Kantorowicz. Dans ce chapitre, l'auteur revient sur les multiples instrumentalisation et images élaborées à travers les sources. La cinquième partie (p. 135-173) recense les différents modèles de l'Antiquité et de la Bible rencontrés tandis que la sixième partie (p. 174-203) se recentre sur le portrait de quelques figures souveraines tchèques dans les sources et la place accordée aux sept vertus. La septième (p. 204-233) brasse quant à elle l'idéal du roi guerrier. Les deux chapitres finaux se veulent moins descriptifs et abstraits, en replaçant l'idéal du prince dans son lien à la société à travers l'étude des différentes facettes de l'« archétype culturel » (chapitre 8, p. 234-311) et en traitant l'articulation entre idéal – norme – réalité (chapitre 9, p. 312-362).

Le fil rouge de ce volume est que l'idéal du prince n'était pas un cliché manié par les seuls clercs, mais était également relayé par des formes culturelles plus populaires, notamment par le truchement d'une culture orale supposée, aujourd'hui perdue. En outre, dès le VII^e siècle, cet idéal de gouvernement était porteur d'un ensemble d'obligations dont on pensait que ne pas les accomplir devait entraîner la désintégration de la société (p. 205). On regrettera dès lors que le motif du contrat qui s'impose de lui-même avec évidence ne soit pas thématiqué de manière plus systématique et précise. Dans l'ensemble, le volume pêche par la faible contextualisation des discours. La différenciation des instances énonciatives, positions et positionnements aurait pu donner lieu à une typologie qui aurait permis au propos général de gagner en précision et en pertinence. Ainsi, p. 69, R. Antonín compare sur un même pied d'égalité les conceptions de Charles IV, partisan d'un pouvoir de droit divin qui place par définition le roi au-dessus de la loi positive, et de Marsile de Padoue qui conditionne la légitimité du pouvoir à l'approbation du peuple. Or, les positionnements des deux protagonistes étaient le produit de positions politiques et d'intérêts foncièrement différents. En outre, on pourra s'interroger sur la pertinence à arrêter l'analyse à la fin du XIV^e siècle. Pour justifier ce choix, l'auteur s'appuie sur le changement de paradigme qu'enclenche l'explosion husite. Pourtant, il n'hésite pas à intégrer des bouleversements similaires en amont de son ouvrage. Les manifestations culturelles et la pensée politique du XV^e siècle

sont sans aucun doute plus proches de celles du XIV^e que ne le sont celles du VIII^e. La période hussite aurait par ailleurs enrichi de manière intéressante la palette en proposant une compréhension nouvelle de la communauté, de la nation et donc, via le lien qu'elle entretient avec le souverain, de la mission et des obligations de ce dernier.

Enfin, nous avons relevé quelques formulations impropres dans la traduction en anglais, dont l'auteur n'est évidemment pas responsable, mais qui corroborent des critiques déjà entendues au sujet d'autres traductions parues dans la même collection et qui devraient inviter les éditions Brill à être plus regardantes. Citons ici la traduction de « zemská obec » (communitas regni) par « community of the Land » au lieu de la formule consacrée de « community of the realm ».

La synthèse proposée n'en demeure pas moins une riche source d'information et d'inspiration ainsi qu'une stimulante mise en perspective. Loin d'être cantonné à la société médiévale, l'idéal du gouvernement serait à voir, d'après l'auteur, comme une constante culturo-anthropologique continuant de façonner la réalité sociale du monde contemporain, d'où l'intérêt de mieux en connaître les fondements et l'histoire.

Eloïse Adde

Thomas WALLNIG, Elisabeth LOBENWEIN, Franz-Stefan SEITSCHKE (Hg.), Maria Theresia? Neue Perspektiven der Forschung / Maria Theresa? New Research Perspectives / Marie Thérèse? Nouvelles approches de recherche (Jahrbuch der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts, Bd. 32), Bochum: Dr. Dieter Winkler Verlag, 2017, 218 S.; ISBN 978-3-89911-266-5; 38,85 €.

Biographie bleibt ein breitenwirksames Medium der Vermittlung von Geschichtswissen. Dies belegen eindrucksvoll die zahlreichen Neuerscheinungen, Pressebeiträge, Tagungen und Ausstellungen, die anlässlich des dreihundertsten Geburtstags Maria Theresias im Jahr 2017 erschienen bzw. stattfanden. Selbst Fachhistoriker zeigten sich im Nachhinein überrascht von der breiten öffentlichen Aufmerksamkeit, die der Jubilarin widerfuhr, und dies in einer Zeit, die reich war an historischen Jubiläen und Erinnerungsfeierlichkeiten aller Art. Doch wie kaum eine andere „große“ historische Persönlichkeit bietet die erste Frau auf Österreichs Thron eine ideale Projektionsfläche für heutige gesellschaftliche Anliegen und Vorstellungen. Somit ist es auch nicht weiter verwunderlich, dass die Österreichische Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts ihren traditionellen Jahresband ebenfalls der Person Maria Theresias widmet.

Der Titel der Veröffentlichung lässt auf eine kritische Neubewertung der Herrscherin hoffen, deutet das Fragezeichen doch auf eine Revision des Mythos der „Mutter“ und „Reformerin“ hin. Die Herausgeber stellen aber schon im Vorwort klar, dass die Titelwahl eher verlegerischen Überlegungen geschuldet ist, als dass hier eine umfassende Auseinandersetzung mit alten Narrativen angestrebt wird. Anstatt „Neue Perspektiven der Forschung“ hätte es wohl besser „Weitere

Aspekte der Forschung“ heißen sollen. Tatsächlich vereint der Themenband eine Sammlung von Aufsätzen, die verschiedene, bisher un- oder unterbeleuchtete Facetten und Begebenheiten der Herrschaft Maria Theresias untersuchen. Dabei werden durchaus originelle Ansätze angewandt und interessante Ergebnisse erzielt, die das Wissen über die Monarchin und ihre Zeit vervollständigen. Doch eine Synthese des Forschungsstandes und wirklich neue Fragestellungen liefert der Band nicht.

Der erste Beitrag von Mario Keller analysiert das Bild Maria Theresias im Film und in der Fernsehwerbung. Maria Theresia konnte sich anders als z. B. „Sisi“ nie als Filmfigur etablieren. Die wenigen Biopics und Werbespots, in denen sie im Zentrum der Handlung steht, fokussieren auf ihre Rolle als Mutter und Frau. Ihr Wirken als Reformerin lässt sich dagegen filmisch nur schwer umsetzen. Im folgenden Beitrag wertet Sandra Hertel private Korrespondenz, diplomatische Berichte, zeitgenössische Reisebeschreibungen sowie panegyrische Schriften und Huldigungen aus und entwickelt daraus vier Dimensionen weiblicher Körperlichkeit am Wiener Hof: weibliche Tugend- und Schönheitskonzepte, Sexualität und Körperempfinden, Krankheit und Tod sowie die Unterscheidung zwischen dem politisch männlichen Geschlecht und dem von Natur aus weiblichen Geschlecht der Herrscherin. Hertel kommt zum Schluss, dass körperliche Attribute eine zentrale Rolle in der Inszenierung Maria Theresias als Frau, Mutter und Herrscherin spielten. Der Beitrag von Friedrich Polleross ist ebenfalls einem Aspekt der Herrscherrepräsentation gewidmet. Er erläutert den medien- und kommunikationsgeschichtlichen Kontext eines Kupferstichs, der einen Triumphwagen mit allegorischen Porträts Maria Theresias und ihrer Familie zeigt, die 1775 in Mechelen an einem Umzug zu Ehren des dortigen Stadtpatrons teilnahm. Die Darstellung verweist auf eine bis ins Spätmittelalter zurückreichende niederländische Tradition von fürstlichen Einzügen und Trauerzügen sowie religiösen Umzügen, bei denen solche szenischen Festwagen eingesetzt wurden.

Die nächsten beiden Beiträge geben Aufschluss über die konfessionellen und politischen Spannungen innerhalb der Habsburgermonarchie im 18. Jahrhundert. Der Text von Ines Peper behandelt die Herrnhuter Brüdergemeinde, die sich ab 1722 auf einem Gut des Grafen Nikolaus Ludwig von Zinzendorf in der Oberlausitz aus einer Kolonie mährischer Glaubensflüchtlinge entwickelte, und setzt sie in Beziehung zur habsburgischen Religionspolitik unter Karl VI. und Maria Theresia. Peper kommt zum Schluss, dass diese „intentionale Gemeinschaft“ nicht nur aus religiösen Motiven entstand, sondern auch Ausdruck des Widerstands gegen den fortschreitenden Prozess der Machtzentralisation war. Dennis Schmidt untersucht in seinem Beitrag das österreichisch-böhmische Episkopat als Gruppe und versucht, seine kirchenpolitische Positionierung zu erfassen. Den kirchlichen Würdenträgern kam eine tragende Rolle in der Implementierung der Reformpolitik zu. Umso wichtiger ist es, ihre politische und geistliche Orientierung zu kennen.

Der Aufsatz von Marianne Klemun richtet den Fokus wieder auf Maria Theresia, nicht auf die historische Person, sondern auf den Mythos, der sich in der Benennung einer Palme nach der Monarchin äußert. Seit wann gibt es eine „Maria-Theresia-Palme“ im Gewächshaus von Schönbrunn und welche Bedeutungsebenen

sind damit verbunden? Tatsächlich fällt der Beginn der Palmenzucht in Wien in die Epoche Maria Theresias, die Namensgebung stammt jedoch aus dem späten 19. Jahrhundert, als der Kult der „Landesmutter“ einen Höhepunkt erreichte. Der letzte Beitrag von Vanda Anastácio analysiert einen bisher unpublizierten Text der portugiesischen Aristokratin Dona Leonor de Almeida, die in den späten 1770er Jahren an den Wiener Hof kam. Der Brief, der den Tod Maria Theresias schildert, zeigt das Interesse der portugiesischen Aristokratie an der Kaiserin als Rollenmodell weiblicher Herrschaft. Portugal hatte nach dem Ableben von König José in der Person der Königin Maria I. ebenfalls eine weibliche Regentin erhalten.

Neben den Themenaufsätzen beinhaltet das Jahrbuch auch einen Teil, der neue Initiativen und Projekte vorstellt. Hervorzuheben ist hier insbesondere das vielversprechende Forschungsprojekt von Klaas Van Gelder, der sich als Ziel gesetzt hat, die politischen Berater Maria Theresias während der ersten Regierungsjahre der jungen Herrscherin zu untersuchen. Dank der Methode der Netzwerkanalyse sind neue Erkenntnisse zu erwarten über die Prozesse, die zu den wichtigen Regierungsentscheidungen führten, über die Transition von der „alten“ zur „neuen“ Elite sowie über die Generationskonflikte im inneren Machtzirkel. Unserer Meinung nach kann diese Herangehensweise noch am ehesten zu einer Neubewertung der Person und der Politik Maria Theresias führen, indem sie die eigentlichen Akteure hinter der „großen“ Herrscherin sichtbar macht.

Im letzten Teil des Jahrbuchs werden drei Biographien und drei Ausstellungskataloge vorgestellt, die im Jubiläumsjahr erschienen sind.

Guy Thewes

Guy MAY, Die Causa Luxemburg in der humoristisch-satirischen Presse, Luxemburg: Imprimerie Albert Lux, 2017; 32 S.; ohne ISBN.

Das Heft im DinA4-Format ist eine chronologische Anreihung von Texten und Karikaturen, welche der Autor Guy May aus satirischen deutschsprachigen Blättern entnommen hat, die im Zeitraum vom 30. März 1867 bis 7. Januar 1871 gedruckt wurden. Jedoch liegt der Schwerpunkt auf den Monaten April und Mai des Jahres 1867, in denen das Spannungsfeld um die „causa Luxemburg“ am höchsten war und die Stimmungslage am meisten schwankte.

Napoleon III. hatte dem holländischen König Wilhelm III. fünf Millionen Gulden für den Verkauf Luxemburgs angeboten. Luxemburg wurde seit dem Wiener Kongress von 1815 in Personalunion vom König der Niederlande regiert. Jedoch war Luxemburg Teil des Deutschen Bundes, der zwar 1866 auseinanderbrach, doch die Festung Luxemburg war immer noch eine Bundesfestung. Das Land war außerdem Teil des deutschen Zollvereins. Der holländische Monarch hätte den Verkauf nur unter der Bedingung eingehen können, dass er die Zustimmung seitens Preußens erhalten hätte. Jedoch wies Bismarck den Verkaufswunsch der Holländer kategorisch ab und widersetzte sich somit einer französischen Territorialerweiterung. Die Lage spitzte sich zwischen Frankreich und Deutschland zu, und es bestand Kriegsgefahr. Den Ausweg bot schließlich die Neutralitätserklärung des

Landes durch die Großmächte auf dem Londoner Kongress am 11. Mai 1867, mit dem Abzug der preußischen Garnison und der Schleichung der Festungswerke.

In der Einleitung setzt May die Publikation in den Kontext weiterer themenbezogener Veröffentlichungen, die 2017 anlässlich des 150. Jubiläums der Unterzeichnung des Londoner Vertrages erschienen sind. Er verweist auf den Katalog zur Ausstellung „1867. Luxembourg – ville ouverte“ im Musée Dräi Eechelen oder noch auf die Festschrift des Vereins der Freunde der Festungsgeschichte Luxemburgs „1867-2017, 25 Joer Frënn vun der Festungsgeschicht Lëtzebuerg“. Des Weiteren liefert May Erklärungen über die humoristisch-satirische Presse, aus der die Textauszüge und die Karikaturen stammen, so die Berliner *Kladderadatsch*, die beiden österreichischen *Kikeriki* und *Figaro*, der Londoner *Charivari* sowie die luxemburgische *Wäschfra*.

Das Heft zeigt 27 Karikaturen, die sich der Luxemburger Frage widmen und in der Regel die Hauptprotagonisten Bismarck, Napoleon III. und König-Großherzog Wilhelm III. darstellen. Die Abbildungsqualität ist gut, allerdings sind die Bildzeilen nicht immer leicht zu lesen und man vermisst manchmal die Transkription der oft nicht leicht zu lesenden Bildlegenden.

May, der durch seine historischen Beiträge über das kulturelle Leben Luxemburgs im 19. und 20. Jh. bekannt ist, wird außerdem als Experte der luxemburgischen historischen Ikonographie angesehen. Seit langen Jahren sammelt er Bildquellen, anfangs in Zusammenarbeit mit dem verstorbenen Fotografen Marcel Schroeder. Mit dieser Publikation bereichert er den Bildbestand der Luxemburgensia mit vielen bis dato unbekanntem Karikaturen.

Was die Herkunft der Zitate und Karikaturen anbelangt, kann darauf hingewiesen werden, dass die Quellen ausschließlich aus zwei Datenbanken stammen: der Universitätsbibliothek Heidelberg und der österreichischen Nationalbibliothek. Dies legt die Hoffnung nahe, dass noch weiteres Material im Zuge künftiger Digitalisierungen leichter zugänglich gemacht wird, so dass man zum Beispiel noch französisches oder niederländisches Quellenmaterial ausfindig machen könnte. Demnach könnte man sich in Zukunft vielleicht ein objektiveres Bild über die Luxemburger Frage machen, da zurzeit die Karikaturen und die satirischen Textauszüge, mit einer einzigen angelsächsischen Ausnahme, ausschließlich aus dem deutschsprachigen Raum stammen.

Die graphisch aufgelockerte Publikation hat bestimmt einen großen Nutzen für den Geschichtsunterricht, allein wegen des didaktischen Potentials der graphischen Quellenart. Jedoch muss bei der Anwendung dieser Broschüre bei den Schülern ein detailliertes Wissen der Lehrkräfte über die Luxemburger Frage vorausgesetzt werden. Der Autor selbst beansprucht nicht, eine wissenschaftliche Aufarbeitung des Themas zu liefern, sondern stellt das Quellenmaterial, das er mit viel Mühe gesammelt hat, dem Geschichtsforscher zur Verfügung. Die Broschüre ist beim Verein „Comité Alstad“ erhältlich.

Isabelle Yegles-Becker

Jean-Paul HOFFMANN, Familienchronik der Stadt Vianden ab 1678 mit den Ortsteilen Vorstadt (bis 1802), Schloss, Mühle, Scheuerhof, Sanatorium und Nikolausberg. 7 332 Familien, 16 463 Personen, 233 Fotos. [Vianden]: Veiner Geschichtsfrënn [2016], 954 S.; ISBN; Preisangabe.

Familienchroniken beschäftigen sich üblicherweise mit einer – mehr oder weniger weit verzweigten – Familie. Geschrieben werden sie meist von Ahnenforschern, die an dem Aufspüren der Lebensdaten, Wanderungen, Leistungen und Verbindungen der eigenen Vorfahren interessiert sind. Allerdings stoßen auch Forscher, die die Geschichte eines bestimmten Ortes aufarbeiten, unweigerlich auf ein Familiennetzwerk, das die Geschicke dieses Ortes maßgeblich mitgestaltete. Eine „Familienchronik“ oder ein „Familienbuch“ ist in diesem Zusammenhang keine Erzählung, sondern eine Auflistung von Tausenden von Personen in familiären Zusammenhängen, akribisch durchnummeriert, mit Lebensdaten und Querverweisen: eine nutzerfreundliche Aufarbeitung von Gemeindearchiven und Pfarrregister. Zunehmend werden diese Daten von kommerziellen Anbietern (wie www.family-search.org) oder von Vereinen (wie www.luxroots.com) auch online angeboten.

Das Genre der geographisch klar umrissenen „Familienchronik“ wurde in Luxemburg seit den späten 1950er Jahren von Nicolas Charpentier (Rümelingen), Emile Marx (Hassel) und Henriette Muller-Wirth (Niederpallen) bedient. Nebst Camille Weiler (Simmern), Joseph Bour (Walferdange), René Fehlen (Dalheim), Charles Rosenfeld (Fischbach), Jos Wagner (Niederanven) und Marc Pauly (Düdelingen) beherrscht Prosper Kayser mit über 20 Familienchroniken einzelner Gemeinden und Städten der Moselgegend seit 1999 das Feld. Zum Teil explizit als „genealogische Hilfe“ angeboten, verstehen diese Publikationen sich nicht als Zubringer einer historischen Demographie – wie Jean-Paul Lehnerns es bereits in seiner Rezension bedauert hatte.¹ Nichtsdestotrotz sind diese Publikationen von unschätzbarem Wert für die Sozial- und Kulturgeschichte, insbesondere da die Einsicht in Archive mit persönlichen Daten immer strenger reguliert wird.

Das gilt auch für den vorliegenden Band von Jean-Paul Hoffmann, dem Vizepräsidenten der 1973 gegründeten „Veiner Geschichtsfrënn“. Er richtet sich im Übrigen nur in zweiter Linie an Genealogisten. Sein erstes Ziel ist es, den Einwohnern von Vianden die Gelegenheit zu geben, „ihre Vorfahren in Erinnerung [zu] rufen [und] näher zu erkunden“ (S. 6). Die später zugezogenen Viandener werden nicht angesprochen; dabei mag dieser Einblick in die rezente Vergangenheit einer Stadt, deren touristisches Augenmerk sich besonders auf das Mittelalter richtet, auch für sie von Interesse sein. Hervorzuheben sind die biographischen Ergänzungen, die insbesondere aus der *Gedenktafel der Viandener Bürger und Familien* von Alexander König (1932) und diverser grauer Literatur stammen. Auf Anfrage sagt sich der Autor zudem bereit, weitere Angaben zu den Familienmitgliedern (Beruf und Quellenreferenz) mitzuteilen (S. 17).

Abgerundet wird das Werk durch einen Namensindex, eine Auflistung der Namensvarianten (für die onomastische Sprachforschung von Interesse!) und einen

¹ Sammelrezension zu Familienchroniken der Gemeinden Dalheim und Sandweiler sowie der Stadt Düdelingen, in: *Hémecht* 69/1 (2017), S. 134f.

Ortsindex, der Vianden nicht nur mit dem Rest des Landes und den Nachbarländern verbindet, sondern auch mit Brasilien, den USA usw.

Die Schwarzweißfotografien bieten mehr als nur ein „Auflockern“ der trockenen Materie. Zwar sind sie leider oft undatiert und ungenau lokalisiert, aber die Porträtierten werden, wenn möglich, mit Namen und Lebensdaten identifiziert. Für die visuelle Anthropologie mag das Bildmaterial neue Erkenntnisse bieten zu der Selbstdarstellung einer Kleinstadt, die zwischen dörfischen Traditionen und städtischen Vorbildern oszilliert, und ihrer Einwohner.

Sonja Kmec